

Débuts pédagogiques [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **38 (1909)**

Heft 17

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039409>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'enseignement élémentaire, constitue la préparation la mieux adaptée aux études dans les écoles techniques. Les aptitudes au dessin et au travail manuel sont à la base de la pratique de tout métier; les aptitudes manuelles y sont inséparables. M. Buyse a voulu remonter aux débuts des enfants américains dans la culture de ces aptitudes; il est arrivé ainsi jusqu'à la première phase de la vie scolaire, jusqu'à la première enfance.

On se tromperait gravement si l'on disait qu'aux Etats-Unis on fait de l'enseignement professionnel dès l'Ecole Frœbel. Les travaux manuels, comme le dessin, constituent des moyens de culture générale et désintéressée; M. Buyse le fait très bien ressortir. Une opération manuelle quelconque étant proposée à l'enfant, l'intérêt qu'il y porte grandit à mesure qu'il la répète depuis le moment où il l'a comprise jusqu'au moment où l'exécution le satisfait; pendant toute cette phase l'opération est éducative. Si l'intérêt diminue, on est entré dans la phase d'apprentissage; l'opération pourra être réalisée de plus en plus parfaitement, en raison du développement de l'automatisme musculaire; mais elle aura cessé d'être éducative. L'important est de ne pas dépasser, à l'école élémentaire, le point maximum de l'intérêt; il faut pour cela confier l'enseignement du travail manuel à un éducateur, non à un homme de métier qui viserait à obtenir une perfection technique plus grande mais sans valeur éducative générale.

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

I. A MARSILLENS

(Suite.)

27. Nouvel appel.

Le 29 novembre 18..., je recevais du conseil communal de Bel-Air, mon village natal, une touchante lettre, me pressant d'accepter le poste d'instituteur du dit lieu. C'était très séduisant, en même temps qu'un beau témoignage de confiance de la part de mes compatriotes de Bel-Air. Mais les liens intimes qui m'attachaient à Marsillens, une école florissante, et la considération que *nul n'est bon prophète dans son endroit* me firent décliner ces offres bienveillantes. Certes, ce ne fut pas sans une vive lutte intérieure que je pris cette détermination : l'amour du sol natal, une mère

et un frère tendrement aimés, tout m'engageait à me rendre à l'appel de mes concitoyens. Mais, comme on le verra, ce projet fut une partie remise.

28. Une dure épreuve.

L'hiver de 185... à 186... s'annonçait des plus calmes et des plus propices aux études primaires. Mais fou qui s'y repose ! Déjà dans le courant de janvier, une épidémie vint, sous ses formes les plus hideuses, fondre sur notre école : la rougeole s'était déclarée parmi mon jeune troupeau et j'en fus atteint l'un des premiers. Tout couvert de petites taches rouges et en proie à une violente fièvre, je fus obligé de garder le lit plus de quinze jours, tristement seul dans mon vaste appartement ; personne qui m'apportât des soins assidus, excepté la bonne femme du carrier, habitant la partie sud de la maison d'école. Elle venait chaque matin mettre un peu d'ordre dans mon « salon » ; le soir, elle m'apportait de la tisane. Je crois l'avoir déjà dit : c'était une famille de pauvres gens, vivant du rude travail du père Fain-nou, et du tressage de la paille de la mère et de leurs deux petites filles. Mais la charité se réfugie plus souvent dans le cœur du pauvre que dans celui du riche. Que Dieu récompense la bonne mère G. des charitables soins qu'elle m'a prodigués dans ma pénible maladie. — Du reste, la famille Corvinus pourvoyait généreusement à mon régime de malade — et plus tard — à celui de convalescent.

A l'âge où j'écris ces lignes, gâté par le confort, habitué aux petits soins de ma famille, je ne comprends plus comment j'ai pu, dans une si triste solitude, interrompue que par les personnes charitables qui m'apportaient les soins les plus indispensables, je ne comprends pas, dis-je, comment j'ai pu, sans murmurer, supporter cette dure épreuve. Et ces longues nuits d'hiver passées sans sommeil et sans lumière, oh ! qu'elles étaient tristes !

Au bout d'un mois environ, je pouvais tant bien que mal reprendre mes fonctions ; mais quelle fut ma stupéfaction, le premier jour, en entrant dans ma classe, de n'y trouver que trois élèves au lieu des 60 ou 65 que comptait mon école. Tous étaient atteints, et ce ne fut qu'au bout de

mais cinq à six semaines que la fréquentation de l'école redevint à peu près régulière.

C'était un déficit considérable dans la marche et les progrès de l'école; mais celle-ci se remit bientôt de ce contretemps et ne tarda pas à remonter à son ancien niveau.

(A suivre.)

Antialcoolisme et éducation.

(Suite et fin)

Mais le suprême encouragement à la sainte abstinence, c'est la promesse formelle de Jésus-Christ de donner à ceux qui, pour son amour, renoncent aux boissons enivrantes, de leur donner le centuple déjà en ce monde, et la vie éternelle, dans l'autre. Qu'y a-t-il de plus engageant qu'une telle promesse ?

Voilà quelques-uns des heureux résultats que l'initiative de l'*Ecole normale* en faveur de la sainte abstinence totale ne manquera pas de produire pour l'avenir du corps enseignant. On comprend, dès lors, les justes félicitations de M. le Directeur de l'Instruction publique.

C'est, en effet, parmi les jeunes et les futurs instituteurs qu'il faut s'efforcer de répandre des habitudes d'économie, de travail et de sobriété.

Tous les jours de l'année, l'Eglise rappelle à l'élite de ses enfants cette exhortation à la sobriété que Jésus-Christ nous adresse par la bouche de saint Pierre : *Mes frères, soyez sobres et veillez ; car le diable, votre ennemi, comme un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous, cherchant quelqu'un à dévorer ; résistez-lui donc énergiquement par la foi.*

« Or, dans la pratique de la sobriété, comme de la chasteté et des autres vertus, il y a deux degrés :

1^o *Le degré ordinaire*, qui consiste à s'abstenir de tout excès dans les boissons enivrantes. Ce degré est de précepte pour tous les hommes, et oblige, sous peine de péché véniel, en matière légère; sous peine de péché mortel, en matière grave. *Ne vous trompez pas*, dit saint Paul, *les buveurs non plus ne posséderont pas le royaume des cieux.*

2^o *Le degré de perfection*, qui consiste à s'abstenir de toute boisson enivrante, lequel est de conseil seulement. En général, la sobriété parfaite n'oblige pas sous peine de péché. »